

SARA PENNYPACKER

PAX

ET LE PETIT SOLDAT

GALLIMARD JEUNESSE

ILLUSTRÉ PAR JON KLASSEN

PAX

ET LE PETIT SOLDAT

Note de l'auteur

Le système de communication des renards est un système complexe à base de vocalisation, de gestes, d'odeurs et d'expressions.

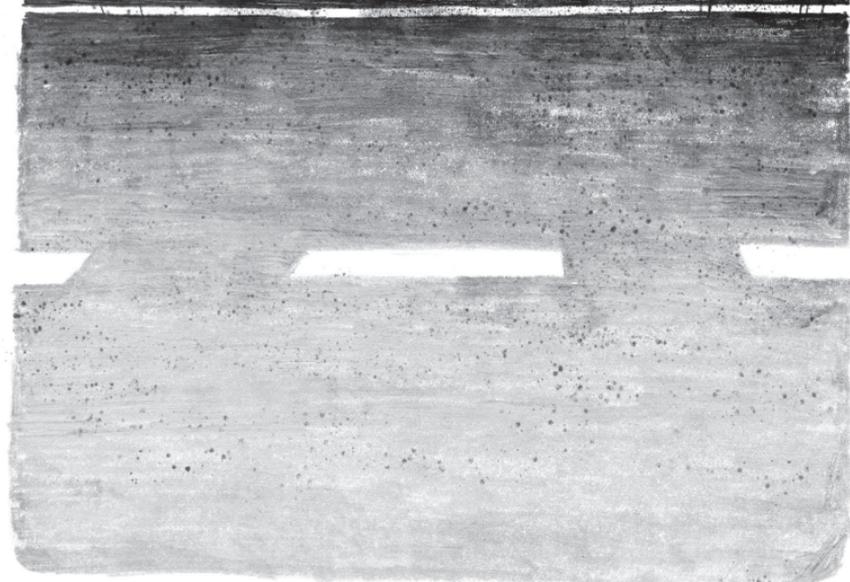
Les phrases en italique dans les chapitres concernant Pax tentent de traduire ce langage éloquent.

Titre original : *Pax*

Édition originale publiée aux États-Unis par Balzer + Bray,
une marque de HarperCollins Publishers

© Sara Pennypacker, 2016, pour le texte
© Jon Klassen, 2016, pour les illustrations
© Gallimard jeunesse, 2016, pour la traduction française

*À mon agent, Steven Malk,
qui a dit «Pax»*



*« Ce n'est pas parce que ça n'arrive pas ici
que ça n'arrive pas. »*





Le renard sentit avant le garçon que la voiture ralentissait, comme il sentait toujours tout en premier. À travers ses coussinets, sa colonne vertébrale, les poils tactiles de ses pattes. Les vibrations l'informèrent également que la route était devenue plus cahoteuse. Il se dressa sur les genoux de son garçon et flaira les odeurs qui filtraient par la fenêtre, ce qui lui apprit qu'ils voyageaient à présent dans une région boisée. Les senteurs aiguës des conifères – bois, écorce, pommes de pin et aiguilles – coupaient l'air comme des lames, mais en dessous, le renard reconnut la douceur du trèfle, et de l'ail sauvage, et des fougères, ainsi que des dizaines d'autres

choses qu'il n'avait jamais rencontrées, à l'odeur verte et pressante.

Le garçon sentit quelque chose, lui aussi. Il ramena son animal contre lui et serra plus fort son gant de base-ball.

L'angoisse du garçon surprit le renard. Les rares fois où ils avaient voyagé en voiture auparavant, le garçon s'était montré détendu, ou même excité. Le renard enfonça son museau dans la paume du gant, même s'il détestait l'odeur du cuir. Son garçon riait toujours quand il faisait ça. Il allait refermer le gant autour de la tête de son animal, faire semblant de se battre contre lui, et ainsi, le renard le distrairait.

Mais aujourd'hui, le garçon souleva son renard et enfouit son visage dans la fourrure blanche de son cou, en le serrant fort contre lui.

C'est alors que le renard se rendit compte que son garçon pleurait. Il se tourna vers son visage pour vérifier. Oui, il pleurait – mais sans aucun bruit, ce que le renard ne l'avait jamais vu faire. Cela faisait longtemps que le garçon n'avait pas versé de larmes, mais le renard se souvenait qu'il criait toujours, comme pour exiger qu'on prête attention à ce curieux phénomène, cette eau salée qui coulait de ses yeux.

Le renard lécha les larmes, perplexe. Il n'y avait pas d'odeur de sang. Il se dégagea des bras du garçon pour inspecter son humain avec plus d'attention, inquiet à l'idée

qu'il n'avait peut-être pas remarqué sa blessure, même si son odorat ne le trompait jamais. Non, pas de sang, pas même en train de s'accumuler sous la peau pour former un hématome, et pas de moelle s'échappant d'un os brisé, ce qui était arrivé une fois.

La voiture tourna à droite, et la valise derrière eux glissa sur le côté. D'après son odeur, le renard savait qu'elle contenait les vêtements du garçon, ainsi que les objets de sa chambre qu'il manipulait le plus souvent : la photo qu'il conservait sur son bureau et tout ce qu'il dissimulait dans le tiroir du bas. Il donna des coups de patte dans un coin de la valise, dans l'espoir de parvenir à l'ouvrir suffisamment pour que le faible nez du garçon capte l'odeur de ses trésors et se console. Mais juste à ce moment-là, la voiture ralentit à nouveau et n'avança plus qu'au pas, moteur ronronnant. Le garçon se pencha en avant, la tête entre ses mains.

Les battements de cœur du renard s'accéléchèrent, et les poils de sa queue épaisse se hérissèrent. L'odeur de métal brûlé que dégageaient les nouveaux vêtements du père lui brûlait la gorge. Il avança vers la fenêtre et la gratta. Parfois, à la maison, quand il faisait ce geste, son garçon soulevait un mur de verre semblable à celui-ci. Il se sentait toujours mieux quand le mur de verre était ouvert.

Mais cette fois, le garçon l'attira de nouveau sur ses genoux et parla à son père sur un ton implorant. Le renard avait appris la signification d'un certain nombre de mots humains, et il l'entendit prononcer l'un d'eux : «NON». Souvent, ce «non» était accompagné de l'un des deux noms qu'il connaissait : le sien ou celui de son garçon. Il écouta attentivement, mais aujourd'hui, c'était juste un «NON» suppliant, répété encore et encore au père.

Après une dernière secousse, la voiture s'arrêta complètement, penchée sur le côté. Un nuage de poussière s'éleva de l'autre côté de la fenêtre. Le père tendit la main vers le siège et, après avoir dit quelque chose à son fils d'une voix douce qui jurait avec l'odeur dure de mensonge qui émanait de lui, il saisit le renard par la peau du cou.

Le garçon ne résista pas, donc le renard ne résista pas. Il demeura suspendu et vulnérable dans la main de l'homme, même s'il était désormais suffisamment effrayé pour donner un coup de dents. Il ne voulait pas fâcher ses humains aujourd'hui. Le père ouvrit la portière de la voiture et se mit en marche sur des cailloux et des touffes d'herbe en direction d'un bois. Le garçon sortit et le suivit.

Le père posa le renard par terre, et le renard bondit hors de sa portée. Les yeux fixés sur ses deux humains, il fut surpris de constater qu'ils avaient désormais presque

la même taille. Le garçon avait beaucoup grandi, ces derniers temps.

Le père désigna la forêt. Le garçon regarda son père pendant un long moment. De l'eau coulait encore de ses yeux. Puis il s'essuya le visage avec le col de son tee-shirt et hocha la tête. Il plongea la main dans la poche de son jean et en sortit un vieux soldat en plastique, le jouet préféré du renard.

Le renard se tint prêt. Ce jeu familial consistait à jeter le petit soldat pour que le renard le retrouve, une prouesse qui semblait toujours émerveiller son garçon. Ensuite, le renard attendait avec le jouet dans sa gueule jusqu'à ce que son garçon le rejoigne et reprenne le soldat pour le lancer à nouveau.

En effet, le garçon leva le soldat en plastique et le jeta dans la forêt. Le soulagement du renard – ils étaient juste venus jouer ! – le rendit imprudent. Il fonça entre les arbres sans regarder derrière lui. S'il l'avait fait, il aurait vu le garçon s'écarter de son père et croiser les bras par-dessus son visage, et il serait revenu. Quel que soit ce dont son garçon avait besoin – protection, distraction, affection –, il le lui aurait procuré.

Mais il partit chercher le jouet. Le retrouver fut un peu plus difficile que d'habitude, car il y avait tant d'autres

odeurs fraîches dans la forêt. Mais un peu seulement : après tout, le jouet portait aussi l'odeur de son garçon. Et c'était une trace qu'il aurait pu suivre n'importe où.

Le petit soldat était étendu sur le ventre près de la racine noueuse d'un noyer cendré, comme s'il s'était laissé tomber par terre de désespoir. Son fusil, qu'il pressait infatigablement contre son visage, était enfoncé jusqu'à la garde dans l'humus. Le renard dégagea le jouet, le prit entre ses dents, et se dressa sur ses pattes de derrière pour que son garçon le retrouve.

Dans la forêt silencieuse, les seuls mouvements étaient ceux des rayons de soleil qui scintillaient comme du vert émeraude à travers les frondaisons. Il se dressa plus haut. Aucun signe de son garçon. Un frisson d'inquiétude parcourut la colonne vertébrale du renard. Il lâcha le jouet et glapit. Il n'y eut aucune réponse. Il jappa encore ; une fois de plus, seul le silence lui répondit. Si c'était là un nouveau jeu, il ne lui plaisait pas.

Il ramassa le petit soldat et entreprit de revenir sur ses pas. Tandis qu'il émergeait de la forêt, un geai passa au-dessus de lui en jasant. Le renard se figea, tiraillé. Son garçon l'attendait pour jouer. Mais des oiseaux ! Il passait des heures à regarder les oiseaux depuis son enclos, frémissant de les voir trouer le ciel aussi facilement que ces

éclairs qu'il voyait souvent pendant les soirées d'été. La liberté de leur vol le fascinait toujours.

Le geai jasa à nouveau, plus profondément dans la forêt, et obtint un chœur de réponses. Le renard hésita un moment de plus, les yeux fixés sur les arbres à la recherche d'un autre éclat bleu électrique.

Soudain, derrière lui, il entendit le claquement d'une portière de voiture, puis un autre. Il se mit à galoper à toute vitesse, ignorant les ronces qui lui égratignaient les flancs. Le moteur de la voiture rugit, et le renard s'arrêta avec une glissade au bord de la route.

Son garçon baissa la vitre et tendit les bras. Tandis que la voiture démarrait au milieu d'une gerbe de gravillons, le père cria le nom du garçon :

– Peter!

Et le garçon cria le seul autre nom que connaisse le renard :

– Pax!